

Coin des lecteurs de langue française.

CINQ MOIS EN EUROPE.

II.—LA FRANCE.—LES PARISIENS.

LA plupart des romans du jour dits "dramas" ou "romans parisiens"—parce que "la scène se passe à Paris" et que les mœurs, les habitudes sociales, les coutumes et les crimes des parisiens en fournissent la matière et les péripéties—sont de nature à égarer le jugement des étrangers, sur les habitants de la grande capitale. Il semble que les romanciers parisiens aient pris à tâche de gagner de l'argent à dire du mal de leurs concitoyens; comme les romanciers anglais en gagnent à dire du bien de leurs compatriotes.

De là la difficulté pour un étranger qui n'a passé que dix semaines à Paris de porter un jugement juste et vrai sur cet être à la fois sceptique et crédule, féroce et compatissant, badaud et blasé, connaisseur et borné, poli et persifleur, obligeant et mystificateur, qui s'appelle le parisien.

Sur deux millions et demi d'habitants Paris ne compte que six cent mille parisiens de vieille roche, les autres sont des provinciaux et des étrangers qui y sont venus faire leur fortune ou la dépenser. Cette foule énorme d'étrangers, que la facilité des communications augmente tous les jours, agit comme un dissolvant sur les habitudes, les mœurs, les modes et les coutumes qui ont donné à Paris ce cachet qu'aucune autre ville n'a pu lui ravir. On dit que les types parisiens ont disparu et que les fortes personnalités ont peine à tenir contre ce flot niveleur des opinions et des convenances qui varient sans cesse. Il faut emboîter le pas sous peine d'être laissé à l'écart, distancé, dédaigné. Les couches sociales inférieures montent, les couches supérieures descendent, se fondent; la richesse est le dieu du moment, tout le monde l'adore, tout le monde veut imiter le faste et le luxe du millionnaire.

Malgré cela l'étranger, le canadien par exemple, est vivement frappé des différences assez tranchées qui existent entre les mœurs, les habitudes sociales, les manières de faire des parisiens et celles des montréalais.

Le parisien vit peu chez soi; son *home* est la rue, les places, les cafés, les théâtres plutôt que son foyer domestique. "La maison" est plutôt un abri temporaire qu'une demeure; un pied-à-terre qu'un sanctuaire. Il vit dehors, il s'y plaît; il étoufferait enfermé comme nous le sommes dans nos habitations. On peut dire que l'hôtel est au canadien ce que le foyer domestique est au parisien. Voilà pourquoi il dépense à embellir ses lieux de rendez-vous l'argent et le goût que nous dépensons à orner nos intérieurs.

Le parisien possède des connaissances plutôt que du savoir. Doué d'un coup d'œil rapide et sûr, d'une oreille fine et exercée, entouré de nombreux monuments de génie tout peuplés d'œuvre d'art, journellement mêlé aux savants et aux artistes, ayant constamment sous les yeux le langage officiel des différentes administrations, il s'instruit naturellement, comme à son insu; mais c'est une instruction superficielle, incomplète et peu raisonnée. Le contact des autres hommes, la lutte pour l'existence, le spectacle quotidien de la bêtise humaine ont développé chez lui la faculté de l'observation et du ridicule. Il aperçoit vite le côté plaisant, risible des hommes et des choses, et le relève avec infiniment d'esprit. Il sait toutes les malices de la langue, qu'il ne parle pas toujours grammaticalement, mais dont il se fait parfois une arme terrible. Ecoutez la conversation de ce groupe d'ouvriers en blouse bleue et en pantalon bouffant qui reviennent au petit pas de l'atelier une cigarette à la bouche, une autre sur l'oreille et

une troisième entre les doigts qu'ils roulent dans la perfection, c'est un feu roulant de bons mots, de lazzi, de fines allusions, de portraits fantastiques à faire mourir de rire. Mais gardez-vous de leur demander des renseignements sur les pays étrangers, sur le Canada, par exemple, ils ne sauraient vous répondre. Un jour nous nous rendîmes au palais Bourbon, où siège la chambre des députés. Près de la magnifique grille en fer forgé qui en forme l'avenue se tenait un gigantesque sergent aux moustaches retroussées et à l'allure martiale. Coiffé d'un énorme chapeau à claque, emprisonné dans un bel uniforme galonné sur toutes les coutures, l'arme au pied et droit comme un jonc, il avait une apparence magnifique. Nous l'abordâmes, et, le saluant militairement :

—Mon sergent, que dois-je faire pour arriver aux tribunes, je désire entendre vos députés et voir M. Gambetta?

—Ce qu'il faut faire? Il faut demander un billet à votre député.

—Mais je n'ai pas de député, moi, je suis du Canada.

—Vous êtes du Canada? Eh bien, justement, vous devez avoir un député pour l'île de Canada; demandez-lui un billet.

Le fou rire nous prit.

—D'abord, le Canada n'est pas une île.

—Ah!

—Et puis il y a bientôt cent vingt ans qu'il a cessé d'appartenir à la France pour passer sous le drapeau anglais.

—Ah! mais savez-vous que vous commencez à m'embêter?

—Je m'en aperçois.

Quelques jours plus tard nous étions boulevard St-Michel, près de la Sorbonne, où il y a de grands étalages de livres d'occasion. Nous entrons chez un changeur. En voyant les trois billets américains de dix dollars étalés sur l'allège du guichet, la dame de céans se penche pour nous voir la figure et dit :

—Monsieur est américain?

—Pas précisément, madame; je suis canadien.

—Vous êtes canadien? Et la voilà qui nous toise du haut en bas, puis:—Et vous êtes venu à Paris pour apprendre le français?

—? ? ! !

Alors esquissant un de ces sourires fascinateurs dont la parisienne a le secret:—Et laissez-moi vous dire que vous avez dû vous appliquer beaucoup à l'étude de notre belle langue, car vous la parlez déjà fort bien!

—Merci, madame; mais quelle langue croyez-vous que nous parlons au Canada?

—Mais, la langue du pays.

—Mais encore?

—Que sais-je, moi, un mélange d'iroquois et de huron, quoi!

Nous sortîmes de là fort édifié.

Il va sans dire que tous les parisiens ne sont pas de cette force-là! Nous avons pourtant fait la connaissance d'un excellent ancien d'une église, qui n'est pas à cent kilomètres de l'Oratoire, qui demandait si notre père envierait de Montréal son équipage nous attendre au débarcadère à Québec. C'est le comble des erreurs topographiques et géographiques, n'est-ce pas?

On dit que la moralité de la masse des parisiens laisse encore plus à désirer que leur science géographique. M. le pasteur Dodds, qui parle avec connaissance de cause, nous disait, par exemple, qu'à Belleville sur vingt couples qui vivent ensemble on en trouve à peine deux qui soient mariés légalement.